

Critique des Interviews Imaginaires
"Action" - 3 nov. 44
par Pierre Leuwen (= P. Fauchey)

"Action" 3 nov. 44

À PROPOS
DES INTERVIEWS
IMAGINAIRES

GIDE DEVANT LES IDOLES

NE sacrifie pas aux idoles ! » Ce cri sur lequel s'achèvent les *Nouvelles Nouvelles*, il a bien souvent retenti en nous dans la pénombre de ces dernières années, alors que tant d'idoles chamarrées ou sauglantes se dressaient sur notre route. Pour les adorer, des esprits que nous n'aurions pas soupçonnés d'idolâtrie se vautraient dans la boue. Nous savions que Gide, du moins, ne s'était pas courbé devant elles. Ce n'était pas qu'elles n'eussent cherché à le séduire : avant d'entendre ses œuvres, les vainqueurs provinciaux multiplièrent à son adresse courbettes et flatteries. En vain : renouant à cette oscillation du vert au bleu de la Normandie à la Méditerranée qui avait été le rythme de sa vie, il attendit sur la Côte d'Azur le moment de passer en Afrique où l'attirait, avec la nostalgie de ses anciennes amours, l'espoir d'un plus prompt réveil. Mais dans cette partie même de la France où régnaient des idoles plus équivoques, plus capiteuses, Gide partageait avec Montaigne, Voltaire et Molière la suspicion des « moralistes ». L'interdiction, à Vichy, du *Tartuffe*, avait illustré la tartufferie du régime. On peut dire que l'interdiction, à Nice, de certaine conférence de Gide contribua à précipiter les Gérontes de la zone dite « libre » dans le ridicule où ils devaient périr.

Sachant cela, et brûlant d'en savoir davantage, nous ouvrons ces *Interviews Imaginaires* que nous donne Gallimard, et nous sommes déçus d'y voir l'esthétique y prendre le pas sur la politique, Racine y effacer Pétain. N'oublions pas toutefois que le copyright de l'ouvrage est de 1942, et qu'il groupe des articles parus l'année précédente dans le seul journal non clandestin qui eût conservé quelque dignité.

par Pierre LEUWEN = P. Fauchey ?

Gide feint d'être assigé par un interviewer qu'il avait perdu de vue depuis les *Nouveaux Prétextes*, et qui revient avec la même indiscrétion, la même suffisance, la même naïveté prudhommesque, et en plus quelques-uns des pompeux non-sens mis en circulation par Vichy.

Voilà donc Gide interviewé. Sur quoi ? D'abord, sur lui-même. Devant les détails biographiques que contiennent les premières pages, certains crieront une fois de plus à l'exhibitionnisme. Mais le lecteur qu'une vieille tendresse unit à Gide ne s'en offusquera pas plus que des insomnies, céphalées et autres accidents physiologiques dont le *Journal* nous fournit un relevé si minutieux.

Ces confidences, d'ailleurs discrètes, diminuent la distance entre l'auteur et nous : nous lui savons gré d'avouer ses repas végétariens, d'avoir souffert du manque de tabac. De même, si deux ou trois fois il fait allusion à son âge, c'est toujours en passant et sans paraître y attacher d'importance. Cela nous arrange bien aussi : nous nous faisons mal à l'idée d'un Menaque vieillissant, nous imaginons pour lui une manière extraordinaire de vieillir qui ne serait qu'une lente immobilisation de la jeunesse. Et sans doute, entrevoyons-nous dans certains propos une acceptation sereine du temps sur laquelle flotte un reflet de la sagesse grecque. L'exemple de Cœthe que Gide relit souvent, préside à tout un ordre de ses pensées. Lorsque, dans la préface si dense et d'un si bel équilibre qu'il a écrite pour le *Corife* de la *Pleiade*, nous lisons : « il sait tirer enseignement de tout ce dont il ne tire pas jouissance », nous doutons si cette phrase désigne l'auteur de *Fantômes* ou Gide lui-même. Mais quelle différence, pourtant, de cette solennité dédaigneuse-

se, de cette auto-dédication où se complait le ministre de Weimar, à la façon amène, désinvolte, dont Gide nous introduit dans son intimité ! Une fois de plus, nous constatons que ce qui nous est chez lui le plus sympathique, c'est qu'il ne se prend jamais pour un grand homme. Sa vertu majeure est bien celle de l'humilité.

Humilité, mais non bassesse. On s'en aperçoit à l'aisance avec laquelle il échappe à l'épidémie de masochisme qui ravageait la presse méridionale. C'est ici qu'apparaissent les idoles de la défaite. On songe aussitôt à cette autre phrase des *Nourritures* : « Me devinrent ennemis personnels : perversisseurs, assombrisseurs, affaiblisseurs, rétrogrades, tardigrades et plaisantins. » Tous ces ennemis, Gide ne peut les affronter ici ouvertement, mais il leur tend des pièges où la censure ne verra rien. C'est ainsi que dans les premières « interviews », les principaux thèmes de la propagande vichyssoise surgissent de biais, sous un angle imprévu et dans un éclairage propre à en faire saillir les sophismes. Une citation de Montesquieu, et toutes les élucubrations sur l'« unité » montrent la corde. Un apologue congolais — et c'en est fait du thème de la responsabilité des intellectuels dans la défaite. Il pratique aussi l'éloge forcé, selon la manière classique des pamphlétaires. Savourez ici la valeur des silences : « Lui. — Vive notre Révolution nationale qui nous préserve d'un pareil sort ! Elle nous permet de souhaiter et d'espérer une pacification générale.

« Il y eut une minute de silence... »

Mais voici Goethe lui-même mobilisé au service de cette critique masquée — et contre qui ? contre ceux qui se prétendent ses héritiers. « O Délivrance. Ne tarde pas ! » cite Gide, traduisant deux vers de *Faust*. Il n'est pas jusqu'à la limpidité d'une phrase de Tacite qui ne recouvre quelque explosif.

S'étant avancé aussi loin que possible vers les frontières clandestines, Gide déconcerte le lecteur de 1944 en s'absorbant brusquement dans des problèmes d'expression et d'esthétique. Mais cette partie de l'ouvrage, si nous surmontons notre désappointement, nous réserve d'autres plaisirs. Nous y retrouvons un Gide bien connu, quoique depuis longtemps il se dérobe derrière le romancier et se réfugie dans les pages du *Journal*. C'est ce critique littéraire, à la fois scrupuleux et accueillant, que nous admirons dans les *Prétextes*, et en qui la postérité reconnaîtra sans doute un des aspects essentiels de l'auteur. Le voici, aussi curieux, aussi disert, mais avec une érudition plus vaste encore et une prise plus assurée sur cette matière qui est bien à lui. Ici, la présence de l'interviewer offre un autre avantage : celui de permettre à l'auteur de présenter les visages divers d'une pensée toujours complexe et qu'une affirmation sans nuances ne saurait satisfaire. Le spectacle de cette gymnastique mentale est contagieux : à chaque instant, nous sommes arrachés à une position où nous nous imaginions installés et où nous n'étions que bloqués.

Il n'est pas de domaine où la pensée de Gide nous apparaisse plus jeune, plus ouverte vers l'avenir. Sans cesse, nous le voyons occupé à concilier la vie et la tradition, à relier la tradition à la vie. S'il résout certains litiges linguistiques, ce n'est jamais selon le code figé de M. Lancelot, mais par un appel hardi à l'usage. Nous reconnaissons cet admirable inventeur de mots sur lequel s'extasieront les philologues futurs et chez qui — comme chez Chateaubriand — la néologisme suit toujours les voies triomphales du langage français.

Ce même souci de synthèse, cette même compréhension orientent ses réflexions sur les conditions générales du roman (pour lequel il revendique une liberté totale) ou de la poésie (il loue Mallarmé mais n'a pas honte d'admirer Hugo) — ou sur la question fondamentale des rapports entre le réel et la création artistique.

Sans doute Gide a-t-il ses écrivains préférés. Goethe, en qui il se mire avec quelque complaisance. Racine, qui lui renvoie cette même lumière marine où il se réchauffe sur les rivages méditerranéens. Mais combien ce classicisme est peu exclusif ! Quand il nous dit son admiration pour Sartre, pour Aragon, quand il écarte Maurice Scève du Panthéon poétique pour y faire pénétrer la chanson, ce n'est pas le snobisme d'un vieillard honteux qui veut « se mettre au goût du jour ». Ce n'est pas non plus l'éclectisme à base d'indifférence d'un Sainte-Beuve. La curiosité de Gide est nourrie de sympathie : elle est une forme de la bonne volonté.

Et partout cette horreur de toute niaiserie, de toute fausse beauté. Cette passion de l'exacte nuance. Cette lucidité amicale, vivante, travaillant encore et toujours à vaincre l'illimité (« L'illimité est le paradis du songe-créux »), à traquer l'équivoque, à déjouer les mille ruses de la sottise. Ici encore, Gide est contre les idoles.

Je sais bien que tout cela n'a rien d'héroïque et que les positions littéraires sont plus faciles à défendre qu'une barricade. Elles avaient pourtant leur importance en un temps où tout se tenait, où l'offensive menée contre la France était aussi contre l'esprit, où le Maréchal n'incarnait pas seulement la trahison et le despotisme, mais la bêtise et l'ignorance.